



Le Thésard Déchaîné



Numéro 4

Journal Doctorant

Mai 2008

SOMMAIRE

Brèves de thèse _____ p 2

Science sans conscience _____ p 2

Interview : Françoise Rojouan, responsable emploi à l'ABG _____ p 3

Point de vue _____ p 7

Ca s'dispute : Ingénieur ou docteur ? _____ p 9

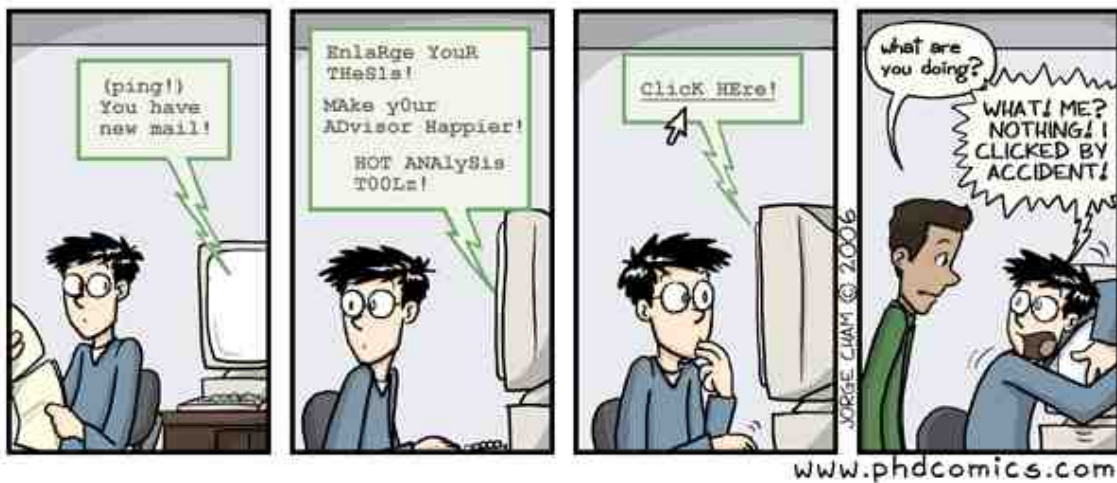
Plus belle la thèse _____ p 11

Rubrique-à-brac _____ p 15

EDITO

Vous vous êtes languis de lui, vous vous êtes peut être même inquiétés de ne pas le revoir, il a hanté votre esprit et fait l'objet de vos désirs les plus satinés. Alors soyez heureux et feuillotez le délicatement, savourez chaque page de cette quatrième édition du thésard déchaîné. Il est vrai que ce numéro a su se faire désirer mais ce n'est en rien un effet sadique des rédacteurs rassurez-vous. Le temps a été consacré longuement à la sélection des nombreux articles afin de vous satisfaire au mieux. Nous tenons d'ailleurs sincèrement à vous remercier pour vos contributions de qualité. Si un tri s'est imposé, nous nous excusons auprès de nos fidèles lecteurs dont les articles ne sont pas publiés ici et espérons que vous ne nous en tiendrez pas trop rigueur. Le numéro 4 du journal aborde de nombreux sujets alors attention aux émotions, vous passerez du rire aux larmes de page en page, nous vous conseillons de procéder à une lecture raisonnée, nous ne voudrions pas vous perdre si rapidement et puis qui sait quand sortira le prochain numéro alors faites durer le plaisir avec celui-ci...

Guillaume Vignaux



Page précédente

Sommaire

Page suivante

Le Thésard déchaîné, association loi 1901, est un journal étudiant gratuit ayant trait aux études doctorales toutes disciplines confondues.

Comité de rédaction : Jean-Noël Amato, Elise Bannier, Matthieu Bagory, Amine Bessaad, Maya Boudiffa, Jean-Christophe Brisset, Florent Goutailler, Béatrice Perrenot et Guillaume Vignaux.

Des remarques, envie de réagir ? Ecris nous : thesard.dechaine@free.fr

<http://thesard.dechaine.free.fr/>

Brèves de Thèse !

Fraude, plagiat, course aux publications, auteurs fantômes, auteurs cadeaux... un bon nombre des problèmes actuels de la recherche semble tourner autour des publications, sans qu'on ne sache trop distinguer les causes des conséquences, et encore moins des solutions. Les appels aux changements radicaux, parfois révolutionnaires, n'ont pourtant pas manqué, comme en témoignent de fréquentes tribunes dans les journaux scientifiques, le plus souvent médicaux. Pourquoi en sommes nous arrivés là ? Un excellent article de Mario Biagioli, professeur d'histoire des sciences à Harvard, nous propose d'y réfléchir. Quelles racines le système des publications plonge-t-il dans l'histoire ? Comment ces fruits d'aujourd'hui cohabitent-ils avec les autres sphères de l'activité humaine ? Quelles graines pousseront dans notre quotidien futur ? Une analyse profonde et exhaustive de qualité nous incitant à (re)considérer les enjeux des publications à l'aune de toutes leurs complexités. « The Instability of Authorship: Credit and Responsibility in Contemporary Biomedicine » – Mario Biagioli – The FASEB Journal – Vol. 12 – Janvier 1998

« Innovation ». Stratégie de Lisbonne oblige, le mot est dans toutes les bouches : hommes politiques, dirigeants d'entreprises, ingénieurs, chercheurs.... A en croire Booz Allen Hamilton, les poncifs émailleraient pourtant nos discours. Ce cabinet de conseil en stratégie, management et technologies, s'est penché sur l'innovation des entreprises et publie ses observations et réflexions dans une étude au titre évocateur. On y apprend que investissement ne veut pas dire résultats, que R&D ne veut pas dire innovation, que brevet ne veut pas dire qualité... bref que : « R&D : l'argent ne fait pas le bonheur »

(<http://www.boozallen.fr/content/downloads/EtudeLargentnefaitpaslebonheur.pdf>)

Matthieu Bagory

Science sans conscience

« Vous avez dit « prix » ? »

Que ce soit à la radio, à la télé ou sur internet, on n'arrête pas d'entendre que le prix X a été donné à Mr Y pour avoir fait Z chose. Combien y en a-t-il ? Aucune idée, la seule chose sûre c'est que leur nombre est en constante augmentation. Et est ce que créer un prix est régi par des règles ou des lois ? Sûrement mais cela n'empêche pas de trouver, à côté du fameux Prix Nobel, le prix... Darwin.

Darwin, célèbre naturaliste anglais du 19ème siècle et auteur de la théorie de l'évolution, est un nom qui n'a pas été choisi par hasard. Suivez-moi bien :

Le prix Darwin récompense, à titre posthume, les personnes qui, en trouvant la mort, ont épargné le patrimoine génétique mondial de leurs gènes !

Il faut dire que les lauréats ne sont pas morts de façon naturelle ou tragique, mais plutôt d'une manière que même un animal ou une plante auraient évitée, en d'autres termes, de manière stupide ! Ce n'est pas pour rien qu'on dit que la bêtise est humaine...

Quelques exemples croustillants :

. Un gardien de zoo Allemand voulant soigner un éléphant

constipé, lui administra un laxatif en dose massive. La réaction de l'animal a été beaucoup plus rapide que prévu, et le gardien est mort étouffé sous des centaines de kilos d'excréments d'éléphant.

. Un notaire est mort en voulant prouver à des étudiants la solidité des vitres d'un immeuble en se jetant contre, alors qu'il était au 24ème étage... La vitre a cédé...

Le prix Darwin peut, exceptionnellement, récompenser des vivants, ou plutôt des survivants...

Un des rares hommes à avoir gagné le prix Darwin et à être sorti vivant de l'aventure est un homme dont le rêve était de voler. Il n'avait pu être pilote de chasse à cause d'une mauvaise vue. Alors il a accroché des ballons sondes à son transat, lui-même attaché au pare-choc de son 4X4. Il est ensuite monté sur son transat, et a coupé la corde. Il espérait flotter à quelques dizaines de mètres, mais en fait il parti comme une fusée à plusieurs centaines de mètres d'altitude! Il pensait redescendre en tirant dans les ballons avec un fusil qu'il avait emporté, mais n'osa s'en servir, de peur de chavirer et de tomber. Il dérivait lentement, et ce fut

un pilote de ligne qui le vit: « un homme dans un transat avec des ballons et un fusil! » L'armée envoya immédiatement un hélico pour l'intercepter. Comprenant enfin que le bougre n'était pas un dangereux terroriste, ils

finirent par le récupérer et l'arrêtèrent pour violation de l'espace aérien où il avait été repéré.

Maya Boudiffa



Prix Ig Nobel ou Nobel ?

La phrase la plus excitante en science, celle annonciatrice de nouvelles découvertes, n'est pas « Eureka ! » mais « Tiens, c'est drôle ! ». Isaac Asimov



Il y a la recherche scientifique que tout le monde connaît, avec ses incertitudes et ses découvertes, et dont les acteurs sont récompensés par des prix aussi édifiants que le prix Nobel. Et il y a la recherche scientifique à laquelle personne ne pense, parce que de prime abord, l'idée même de son existence est inadmissible. Pourtant, elle est bien présente et une association de scientifiques se donne même pour règle de la faire connaître au grand public. Tout comme les recherches « conventionnelles », une revue ainsi qu'un site web sont entièrement consacrés à cette autre facette de la science.

La revue, « The Annals of Improbable Research, AIR », est inspirée d'un magazine des années 60 et publie des articles portant sur des sujets « improbables » ou « irreproductibles » toutes disciplines confondues. Le site web, <http://improbable.com>, regroupe quant à lui l'actualité fraîchement recueillie des laboratoires, ainsi que toutes les informations indispensables à la diffusion de la revue et des autres supports d'information.

Fondée dans les années 90, l'association récompense également les chercheurs qui n'ont pas hésité à se plonger gants et blouses dans des sujets aussi loufoques que sérieux. Ces prix portent le subtil nom de « prix Ig Nobel » (prononcé Ignoble), et la cérémonie pendant laquelle ils

sont remis a lieu presque en même temps que celle qui décerne les prix Nobel (vers le mois d'Octobre)... Et pour pimenter les choses, les prix Ig Nobel sont parfois remis par des détenteurs de prix Nobel !

Parmi les prix ayant été décernés à la dernière cérémonie en date (Octobre 2007), nous avons retenu :

Un Ig Nobel d'aviation (nouvellement créé) afin de ne pas rater la prometteuse découverte d'une équipe argentine (Diego A. Golombek avec Patricia V. Agostino et Santiago A. Plano, de l'Université Nationale de Quilmes) sur un effet secondaire du Viagra. Celui-ci, en effet, réduirait les effets du décalage horaire, du moins chez le hamster...

En médecine, c'est fort logiquement que Brian Witcombe (Département de radiologie, Gloucestershire Royal NHS Foundation Trust, Gloucester, Royaume-Uni) et Dan Meyer (Etats-Unis) l'emporte avec une étude innovante sur les effets secondaires de l'ingestion d'une épée. Et il sait de quoi il parle, étant lui-même pratiquant et même président de l'association des avaleurs de lames...

Donc si votre directeur de thèse pense que vos idées sont loufoques, passez-lui une revue AIR...

Maya Boudiffa



Interview

Françoise Rojouan, Responsable du service emploi de l'Association Bernard Grégory

Quel est votre parcours ?

J'ai fait comme vous un doctorat, en géographie, c'était en 1985 à Jussieu en cotutelle entre Paris 7 et Paris 4. Une fois ma thèse soutenue j'ai eu un parcours un peu galère. Je ne m'étais pas posé la question de l'emploi au cours de ma thèse, mon parcours relevait plus de l'opportunité que d'un choix réel, et je me suis

retrouvée chez moi pendant 1 an et demi, extrêmement isolée, envoyant des centaines de lettres de motivation pour ne décrocher qu'un seul entretien. C'était le début de l'informatique et j'ai finalement commencé une formation type DESS pour devenir interlocuteur entre informaticiens et utilisateurs. Suite à cela, j'ai trouvé un stage au CDST (actuel INIST), le service de documentation du CNRS. Il s'agissait de réaliser une

[Page précédente](#)

[Sommaire](#)

[Page suivante](#)

étude pour la région Nord-Pas de Calais sur l'implication du financement de la région dans la recherche. J'y ai noué un certain nombre de contacts, notamment avec une personne qui montait alors une unité CNRS, l'UNIPS (Indicateur de Politique Scientifique), et qui m'a proposé un CDD d'un an, pour travailler sur des études d'évaluation de la recherche. J'ai ensuite passé les concours et obtenu un poste CNRS... mais pas dans la recherche. Puis, toujours par réseau, je suis devenue adjointe du secrétaire du comité national du CNRS. Depuis 2001, je suis mise à disposition par le CNRS auprès de l'ABG où je suis responsable du service emploi.

Qu'est-ce qui a déterminé votre venue à l'ABG ?

Le réseau et l'opportunité qui s'est présentée : au bout de 6-7 ans au comité national du CNRS, j'avais envie d'un peu de changement et cette nouvelle fonction m'intéressait.

En quoi consiste votre travail ?

Aujourd'hui je suis responsable du service emploi et en charge de la mise en relation des docteurs, quelle que soit leur discipline, avec l'entreprise au sens large : collectivités territoriales et locales, centres techniques, organisations professionnelles, entreprises, etc. Nous disposons pour cela d'un réseau de correspondants présents localement dans toute la France et aussi à l'étranger. Ce réseau a pour vocation d'aider les docteurs à préparer leur projet professionnel, à rendre leur CV lisible pour l'entreprise, pour ensuite diffuser leur profil et au final trouver un travail.

Ces contacts ont-ils lieu avant ou après la soutenance de thèse ?

Plusieurs actions ont été mises en place par le service Formation de l'ABG et proposées aux universités et aux Ecoles Doctorales. Par exemple, les Doctoriales, créées à l'origine en partenariat avec la DGA et aujourd'hui organisées directement par les Universités, ou encore le Nouveau Chapitre de la Thèse.

Après la thèse, grâce à nos liens avec des entreprises, nous proposons sur notre site internet un service bien connu d'offres d'emploi. Des offres de post-docs, principalement en biologie, proposées par des laboratoires sont aussi diffusées. Cela n'était pas notre vocation première, mais répondait à un besoin. Nous avons aussi pour ambition de proposer des offres à l'international, et pas uniquement en France. (Aujourd'hui, environ 15% des offres)

Est-ce que ce système d'offres d'emploi fonctionne bien ?

Nous avons diffusé en 2007 environ 4000 offres, dont les $\frac{3}{4}$ venaient du privé. Cette année le nombre d'offres diffusées a augmenté de 23%, l'année précédente de 38%. Nous comptons en moyenne 1100 consultations par offre, et les recruteurs reçoivent environ 400 à 500 CVs pour une offre. Le record est à 12000 consultations, pour un CDI dans un grand groupe.

Nous proposons toujours un bilan aux diffuseurs d'offres. Il ressort de ces bilans que 47% des postes sont pourvus grâce à l'ABG.

Il y a aussi à l'ABG pour des raisons historiques, des spécificités en fonction des disciplines scientifiques : environ 30 % de nos offres sont en biologie, et c'est un domaine où il y a beaucoup de contrat post-docs. A contrario seulement 3 à 4 % de nos offres sont en sciences humaines.

D'autre part, nous diffusons les profils des docteurs et un chiffre que je peux vous donner est que 67 % d'entre eux ont eu au moins un entretien dans l'année.

Il est malheureusement assez difficile d'obtenir des retours sur l'insertion des docteurs de façon globale, d'autant plus que nous sommes un service parmi d'autres, même si l'ABG est le seul site entièrement dédié aux docteurs. Les offres d'emploi ne sont que la partie visible de l'iceberg, et ne participent qu'à environ 30-40% des recrutements. L'essentiel de ce que nous connaissons du recrutement se fait 1) via le réseau professionnel 2) le réseau personnel 3) ou suite à une candidature spontanée.

En termes de marché de l'emploi, il y a aussi des différences entre les disciplines. Aujourd'hui, l'accès à l'emploi après une thèse en sciences de l'ingénieur, physique ou informatique est plus rapide qu'en biologie, où beaucoup de docteurs prolongent leur cursus par un contrat voir des contrats post-doctoraux. 50% des docteurs en informatique trouvent aujourd'hui du travail moins de 6 mois après leur thèse alors que c'est vrai pour seulement 12% des docteurs en biologie. 15% de ces derniers n'accèdent à un emploi stable que plus de 5 ans après la thèse. Il faut aussi voir ici l'effet d'habitudes disciplinaires. Le recrutement académique demande de plus en plus d'avoir fait préalablement un post-doc.

Même pour un poste de Maître de conférences ?

oui, en 2006, toutes disciplines confondus, la part des recrutés aux postes de Maîtres de conférences dont la thèse a moins de deux ans a baissé d'environ 7 ou 8% par rapport à 2002. Ce qui montre que l'on demande de plus en plus une expérience post-doctorale mais en même temps, 60% des recrutés ont une thèse de moins

de 3 ans ce qui veut dire qu'au-delà, les chances d'être recruté s'amincissent

Quelles sont les sources de financement de l'ABG ?

L'ABG est financée en grande partie par le Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, notamment sous forme de salaires. Il y a aussi les organismes de recherche, en particulier le CNRS, qui mettent à disposition leurs employés ou nous financent sur des projets, notamment le Nouveau Chapitre de la Thèse. Un autre ministère, celui des Affaires Etrangères, nous finance sur des projets à portée européenne. Enfin, l'ABG est aussi financée par les organisations professionnelles et les entreprises adhérentes, et des partenaires sur projets dont la liste est disponible sur le site.

Avec quelles entreprises travaillez-vous en particulier ?

Plus de 700 entreprises distinctes par an utilisent les services de l'ABG. Mais, nous travaillons de façon plus serrée avec les entreprises adhérentes de l'ABG, l'Oréal, Saint Gobain, Servierà qui nous transmettons régulièrement des profils de doctorants pouvant les intéresser. A l'inverse, la DRH de ces entreprises nous signale aussi leur besoin de compétences.

Pour ces entreprises adhérentes, nous travaillons à la demande. Tous ces grands groupes constituent des viviers de personnes qu'ils ont déjà rencontrées au moins une fois en entretien et dans lesquels ils iront piocher prioritairement quand ils ont un besoin, sans passer par la diffusion d'une offre d'emploi.

Etre uniquement en contact avec des grands groupes ne vous coupe-t-il pas du monde des petites et moyennes entreprises?

Mais nous ne sommes pas en contact qu'avec des grands groupes. Les annonces que nous diffusons proviennent à 69% de structures de moins de 500 personnes et à 40% de très petites entreprises (moins de 25 salariés)

Les besoins sont pourtant différents...

Effectivement, les besoins sont très différents entre une grande entreprise et une PME. La fonction R&D d'une grande entreprise ressemblera grosso modo à celle du laboratoire, avec cependant des contraintes supplémentaires telles que les besoins du marché et la rentabilité. Il y a quelques adaptations à faire, mais en gros, c'est pareil. Dans une PME, on peut commencer par de la R&D mais on devient rapidement multi-casquette.

L'évolution de carrière n'est-elle pas plus limitée dans les PME ?

Je ne crois pas, et on peut aussi changer d'entreprise. Nous avons récemment fait intervenir 4 docteurs témoins, ayant soutenu leurs thèses en 1996, 2001 et 2002. La première a changé 4 fois de postes en 10 ans (dont 2 contrats post-doctoraux en secteur public), les autres en sont à leur 2ème fonction soit dans la même entreprise, soit dans une autre.

Quelles sont vos actions en cours ?

Début Février nous avons créé un réseau des anciens de l'ABG qui compte pour l'instant 800 docteurs, travaillant partout dans le monde, en entreprise mais aussi dans le secteur académique ou public. Nous estimons le potentiel du réseau à environ 1500/2000 personnes.

Ce réseau possède 4 vocations principales :

1. être ouvert aux jeunes docteurs pour le conseil
2. permettre aux anciens de se retrouver, par discipline ou pour former une communauté globale
3. permettre une diffusion d'offres seniors (expérience supérieure à 5 ans en général) visibles seulement par le réseau.
4. à moyen terme : permettre à des recruteurs d'accéder au réseau des anciens

On entend parfois dire que l'ABG marche surtout à Paris...

Bien au contraire, je dirais même que c'est à Paris que ça marche le moins. On manque de correspondants dans beaucoup d'universités parisiennes. Le problème est que les correspondants ABG locaux sont souvent des volontaires, dont le travail auprès des docteurs n'est pas toujours reconnu par leur hiérarchie. Le fait que localement une antenne ABG marche bien ou non dépend donc aussi souvent de cette reconnaissance.

Encouragez-vous les doctorants à créer leur propre emploi par une start-up ?

Je pense qu'il faut un sacré soutien pour fonder une startup juste après la thèse. Nous n'avons pas à l'ABG, vocation à suivre les docteurs dans cette démarche et je n'ai donc que peu de retour sur cette expérience.

L'ABG a-t-elle une stratégie ?

Oui bien sur elle en a une, mais elle s'élabore plutôt au niveau de la direction et du conseil d'administration que du service emploi. Vous avez dû vous rendre compte, notamment dans la presse, de l'amélioration récente de l'image des docteurs. C'est le travail pendant

de longues années de tout un tas de gens : ministères, écoles doctorales, associations de doctorants, et aussi de l'ABG, même s'il ne faut pas lui donner plus de poids qu'elle n'en a. La récente réunion entre l'ABG et le MEDEF est très significative de l'évolution des mentalités. Il y a quelques années, un des grands hebdomadaires français faisait son classement des écoles d'ingénieur dans un numéro, et dans le suivant une double page catastrophique sur les formations doctorales. Aujourd'hui on parle de plus en plus du doctorat en bien. Les choses bougent.

Le rôle de l'ABG de diffusion des offres d'emplois et des CVs est bien perçu, compris et apprécié. En revanche son message lorsqu'elle intervient par exemple dans des conférences est moins bien perçu. L'image des docteurs reste négative et il ressort souvent qu'il est préférable d'être ingénieur.

Je ne suis pas d'accord. Les docteurs ont clairement d'autres compétences : savoir initier un projet, le faire progresser, éventuellement le remettre en cause et enfin le faire aboutir. Les ingénieurs n'ont souvent pas cette vue d'ensemble et ont souvent des compétences plus techniques. Et puis il faut aussi distinguer les quelques très grandes écoles de la multitude d'écoles d'ingénieur qu'il y a en France : les compétences du doctorat sont largement différentes.

On entend tout de même fréquemment des stéréotypes sur les doctorants en entreprises...

Certains de vos collègues n'aident pas à améliorer cette image. Mais là aussi les mentalités et les ouvertures de la formation doctorales ont beaucoup évoluées : stages, connaissance de l'entreprise, modules de professionnalisation des écoles doctorales etc. En somme, ce qui est aujourd'hui à la charge des PRES. Elles ont fait évoluer la vision de l'entreprise auprès des docteurs. Quand auparavant je demandais dans une salle de doctorants qui voulait aller vers l'entreprise, 2 ou 3 doigts seulement se levaient. Récemment à Orléans, à la même question, c'est la moitié de la salle qui a levé le doigt. Le problème, est que ceux qui contactent l'ABG, sont ceux qui ont déjà fait la démarche de réflexion sur leur projet professionnel. Ce sont ceux qui auront le moins de problèmes. Les autres sont plus difficiles à toucher.

Comment faire ?

Le problème ne vient il pas du mode de recrutement des doctorants par les labos ? C'est aussi le rôle des encadrants de participer à cette ouverture. Il y a eu des tentatives d'organisation de séminaires pour les

encadrants, sorte de tutoriales mais les gens ne venaient pas. On ne peut pas les forcer.

Vous semblez toujours confiante et optimiste, mais n'y a-t-il pas un risque de privatisation de la recherche, comme on a pu l'entendre lors des débats sur la loi LRU ?

Je ne le pense pas. Une ouverture de l'université vers le monde socio économique ne me choque pas. Il ne faut pas rester immobile. Un rapprochement universités-entreprises est probablement nécessaire. Quelle est aujourd'hui la bonne image que les entreprises ont de l'université ? Ce sont les Licences et les Master Pros. Ce n'est pas une grande vitrine, mais c'est tout de même une vitrine. Les responsables de ces formations ont créé un mouvement vers le monde socio économique dont à mon sens le Doctorat profite aujourd'hui. De même dans les écoles doctorales d'une manière générale il y a beaucoup de choses qui fonctionnent bien mais les doctorants ne s'en saisissent pas toujours.

Pensez-vous être bien perçu par les entreprises, par les doctorants ?

Globalement oui. Je pense que nous sommes bien perçu par les doctorants et les docteurs, même s'il y en a toujours quelques uns qui claquent la porte car ils estiment que nous n'avons pas été utiles à leur insertion. On constate que ce sont souvent ceux qui ne se sont adressés qu'à l'ABG dans leur recherche d'emploi, et souvent tardivement. Ils ont oublié qu'il existe tout un tas d'autres structures et de réseaux à activer lors d'une recherche d'emploi. S'il y a bien un message à faire passer c'est celui là : l'ABG ne peut pas tout. Elle est sûrement à mon sens incontournable pour un docteur qui cherche un emploi dans le privé et il serait dommage de ne pas en profiter, mais elle ne peut pas tout. Il ne faut pas négliger, l'APEC, L'ANPE, les réseaux disciplinaires etc....

Et vos relations avec les associations de doctorants ?

Il y a eu plusieurs tentatives de travailler plus directement avec elles. Un « coin des assoc » sur le site de l'ABG avait été envisagé en collaboration avec elles mais n'a pas abouti. Le milieu associatif doctorant comme tout milieu associatif est fluctuant et a parfois du mal à se constituer à cause du problème de volontariat qu'il implique : une thèse ne dure que 3 ans.

Propos recueillis par Matthieu Bagory, Elise Bannier et Amine Bessaad

Point de vue

Un homme (ex)enseignant-chercheur en colère

Cela aurait pu être « [...] un témoignage très subjectif, parfois grossier, à partir de ma seule expérience d'un an à l'Université », Pourquoi je démissionne de mon poste d'enseignant-chercheur en sociologie à l'université, lettre-claquage-de-porte de Xavier Dunézat, est peut-être en passe de devenir « [...] un témoignage rare et important, dans un sens presque ethnographique, sur le recrutement dans l'enseignement supérieur et le fonctionnement de l'Université » (présentation de la lettre dans la revue lien socio).

Mais que lui a donc fait l'Université, pour qu'il déclare sans détours dans une dernière phrase en guise d'épithète : « Non, décidément, l'Université n'est pas faite pour moi ».

Le profil du bonhomme nous est rapidement dévoilé, un « [...] homme hétérosexuel blanc enseignant d'origine plutôt favorisée (parents profs en lycée public) – mais féministo-anarcho-communisto-libertaro-sociol-sansfrontièresmodialo- etc...et antiâgiste » ainsi que sa vision de l'Université, « Je vomis toutes les dynamiques de professionnalisation qui traversent actuellement l'enseignement supérieur [...] ». De quoi prévenir le lecteur : l'Université était faite pour moi, c'est elle qui n'a pas voulu de moi.

La vérité est donc ailleurs, dans une féroce diatribe à l'encontre du microcosme universitaire : le recrutement ? : « [...] jeux de chaise pistonales [...] ». Le désert relationnel de la fac ? : « [...] profondément structurée par une conflictualité désarmante ». Le mépris affiché des étudiants ? : « [...] arme qui permet de leur cacher les mécanismes par lesquels la pédagogie est délaissée en toute conscience (non professionnelle) ». Autogestion au service du MOI ? : « On divise le travail... pour mieux l'assigner à quelques-un-e-s ». Sarkozisation de l'Université ? : « Je pense notamment au Salon de l'Etudiant, espèce de foire à beaufs, qui s'abandonne sans vergogne à cette

marchandisation de merde ».

Quant à la réforme actuelle de l'Université, il la voue aux gémonies : « Je pleure que le terme « autonomie » soit dénaturé par une réforme des universités qui ne fera qu'amplifier tout ce qui m'a conduit à démissionner ». Comme le reste serait-on tenté de penser, si notre écorché vif ne se fendait d'une vision généreuse et universaliste de l'Université « une et indivisible » : « [...] je suis un défenseur acharné de l'Université face aux autres modalités d'enseignement dit supérieur. »

Un brulot qui fait tout de même du bruit, comme en témoignent des échos dans la presse nationale (Le Monde du 16 octobre 2007). L'auteur en relativise pourtant les conséquences en rappelant qu'il retourne à son poste d'enseignant d'économie en lycée et qu'ainsi sa « [...] décision, loin de rendre incertaine [son] avenir, constitue donc un simple retour à la case départ ». Il n'empêche, dire tout haut à visage découvert ce que d'autres pensent tout bas comporte son lot de courage.

L'Université Française serait donc un paquebot à la dérive, lancée à pleine vapeur sur les icebergs des turpitudes enseignantes. Et c'est peut-être le tord principal de notre déserteur : oublier que l'Université a d'abord besoin d'être réformée de l'intérieur, par des matelots prêts à retrousser leurs manches plus que par des rats quittant le navire. Car la critique extérieure est un art périlleux : aisé à déclencher, son feu l'est parfois moins à contenir. Et de céder aux sirènes du « Après moi le déluge ! ».

http://www.liens-socio.org/article.php3?id_article=2874

Matthieu Bagory

Une journée vouée à l'insertion des doctorants en entreprise

Le monde de la recherche, en pleine réforme contestée, s'inquiète de la précarité croissante des jeunes docteurs. La thèse en poche, il semble de plus en plus difficile de continuer dans la recherche publique, et les entreprises ne semblent pas être enthousiastes à l'idée d'embaucher un jeune

chercheur. Bertrand Monthubert, Président de Sauvons la Recherche affirmait dernièrement que « pour un jeune chercheur, les perspectives dans le privé sont bien plus faibles qu'à l'étranger. Et le public emploie de moins en moins » .

Devenir Maître de Conférence : un parcours du doctorant ?

Si l'on observe de près les statistiques sur le nombre de jeunes docteurs titularisés dans la recherche publique, on peut constater qu'en 2006-2007, 25 % d'entre eux devenaient Maîtres de Conférence B et il faut en moyenne 3 à 4 ans pour obtenir cette qualification C. De plus, 3 ans après la thèse, 40 % poursuivent dans le privé, selon le CEREQ (Centre d'Etude et de REcherche sur les Qualifications). Autant dire que beaucoup de doctorants se retrouveront dans ce cas, mais sans l'avoir ni envisagé, ni préparé.

La Journée Entreprises-Doctorants (JED 2008), qui s'est déroulée le 7 Février 2008 à Lyon, visait à se faire rencontrer deux mondes qui se connaissent mal. D'un côté, on peut malheureusement entendre dire de nous que « les doctorants sont d'éternels étudiants » et de l'autre que « les entreprises ne comprennent pas la recherche et n'aspirent qu'au profit ». Pourtant, de nombreux doctorants poursuivront leur carrière dans une activité privée. Cela signifie que certains d'entre nous doivent envisager cette option pour leur carrière, et surtout la préparer face à la concurrence féroce des élèves issus des Ecoles d'Ingénieurs. Malgré de nombreuses compétences (technique, communication, mobilité, etc.), les entreprises préfèrent généralement recruter parmi les jeunes ingénieurs. Les Ecoles Doctorales sont-elles à même de former les doctorants pour entrer dans une entreprise ? Pas si sûr. A en croire certaines études, les doctorants ne se sentent pas aidés pour élaborer une stratégie professionnelle. De plus, les formations vouées à l'insertion professionnelle ne sont pas adaptées à l'entrée en entreprise. Ainsi, trois Ecoles Doctorales lyonnaises ont eu l'idée d'une journée où les doctorants et les jeunes docteurs peuvent (enfin ?) se mettre en valeur.

Une journée animée par les doctorants, pour les doctorants

7 Février 2008, la JED ouvre ses portes aux doctorants et aux entreprises des domaines STIC . Elle est organisée par un comité de 14 doctorants des Ecoles Doctorales IIS, MathIF et EEA , encadrés par l'Université de Lyon (UDL). Dès le début de la journée, Fabrice Martin (Association Bernard Grégory) dresse un bilan, par les chiffres, sur l'embauche des docteurs. Il y a 10 000 nouveaux docteurs par an, et seulement 2 500 postes de Maîtres de Conférences et de Chargés de Recherche.

L'équation semble simple : il faut envisager l'entreprise. Mais pas n'importe comment. Par exemple, les longues périodes de post-doc nuisent à l'embauche (tendance à l'hyper spécialisation). De plus, il faut que le CV soit écrit de manière soignée et cohérente. Pas question de mettre la liste de nos excellentes publications, ni d'écrire un roman sur notre sujet de thèse. Pendant la table ronde « Docteurs en entreprise » , on pouvait entendre le témoignage d'anciens thésards qui ont réussi dans l'entreprise. Jean-Yves Delannoy a soutenu une thèse de Physique fondamentale à l'ENS Lyon. Aucune chance pour l'entreprise a priori... Pourtant, Michelin a su reconnaître en lui le chercheur idéal. Car ce n'est certainement pas le sujet de thèse qui garantit la future embauche, mais bien le candidat, son parcours, ses compétences, sa motivation. Pendant l'après midi, le forum a permis de faciliter l'échange entre les participants et de créer des contacts avec des industriels. En parallèle avaient lieu des séances de « speed-dating ». Le principe : un doctorant, un responsable d'entreprise, 15 minutes d'entretien pour se présenter, convaincre, et peut-être plus si affinité? La journée s'est terminée par une table ronde sur un nouveau système pour faciliter l'insertion des docteurs en entreprise : le doctorant conseil. Ce contrat se base sur l'intervention rémunérée du doctorant en tant que consultant pendant 32 jours par an dans une entreprise. Bien que l'idée soit intéressante, aucune instance n'est encore capable de gérer un tel dispositif. Sur l'ensemble de cette première journée, 194 participants dont une trentaine d'entreprises ont voulu se rencontrer et en savoir un peu plus sur l'autre.

Vers un avenir meilleur de la thèse ?

L'UDL, très impliquée dans le projet JED 2008 - STIC, souhaite renouveler l'événement en 2009, avec la thématique du « développement durable » (chimie, matériaux, environnement, transport, etc.). D'autre part, l'Observatoire de la vie doctorale est un nouvel organe de l'UDL pour surveiller les doctorants et leur carrière après la thèse. De leur côté, les thésards organisateurs de la JED 2008 souhaitent mettre en place un « label doctorant en entreprise », qui mettrait en valeur les efforts réalisés pendant la thèse en entreprise (stages, consulting, co-rédaction d'articles, gestion de projet, etc.). Tous ces efforts permettront peut-être de considérer enfin la thèse comme une expérience professionnelle à part entière.

*Antoine Vacavant,
doctorant en Informatique à l'Université Lyon 2
co-chef de projet JED 2008*

Ca se dispute : Ingénieurs vs Docteurs !

Définition des termes.

L'ingénieur : "Le métier de base de l'ingénieur consiste à résoudre des problèmes de nature technologique, concrets et souvent complexes, liés à la conception, à la réalisation et à la mise en œuvre de produits, de systèmes ou de services. Cette aptitude résulte d'un ensemble de connaissances techniques d'une part, économiques, sociales et humaines d'autre part, reposant sur une solide culture scientifique." (Commission des titres d'ingénieur, France)

Le thésard aussi appelé doctorant : Personne qui réalise une thèse en vue de l'obtention du grade de docteur dans un domaine particulier.

Le chercheur : "Spécialiste travaillant à la conception ou à la création de connaissances, de produits, de procédés, de méthodes et de systèmes nouveaux et à la gestion des projets concernés." (Manuel de Frascati, édité par l'OCDE)

Premier constat

Si l'on s'en réfère aux définitions des termes, ingénieurs et thésards ne sont pas si éloignés. La différence majeure réside dans la spécialisation du thésard. Pourtant la réalité nous le rappelle rapidement, les entreprises, qu'elles soient publiques ou privées, préfèrent embaucher des ingénieurs pour des postes de chercheurs. Pourtant le chercheur, selon sa définition, est un spécialiste.

La raison de cette préférence est à relier à la mauvaise image des universités en France.

Grandes écoles vs Universités

L'ingénieur termine son parcours à Bac+5, le thésard termine à Bac+8... 3 ans pour rien ? Selon les termes, le doctorat est le grade le plus élevé de l'enseignement supérieur. Il est le pré-requis indispensable pour obtenir un poste de chercheur ou d'enseignant-chercheur. Mais la fierté de la France pour ses grandes écoles favorise l'accès des ingénieurs à ces postes pourtant théoriquement destinés prioritairement aux doctorants.

La France est le dernier pays à avoir

conservé ces écoles de standing et, malgré les remontrances de ses voisins européens et outre-atlantique, elle tient à survaloriser ses diplômés. L'ingénieur est un professionnel respectable ce qui n'a pas l'air d'être le cas du jeune docteur. Le premier se voit offrir tous les postes, le second tente difficilement de grappiller le dernier poste de docteur qui reste et n'a pas intérêt à postuler à un poste d'ingénieur. (enfin bon il peut toujours essayer si il lui reste un timbre en trop)

Les chercheurs s'enfuient

Les docteurs issus de la filière universitaire sont souvent déconsidérés car considérés comme ayant peu d'expérience de l'entreprise, contrairement aux diplômés des grandes écoles. À l'inverse, ils sont très renommés dans des pays comme les États-Unis, le Royaume-Uni ou l'Allemagne ce qui induit donc une tendance à l'expatriation des docteurs français désireux de travailler dans le secteur privé vers des entreprises étrangères. Mais pas d'inquiétude, les ingénieurs sont là pour combler les postes libérés, pourtant la Recherche va mal...

Guillaume Vignaux



Sur le socle on peut lire "Sans votre donation la Recherche s'arrête"

...
S'il y a bien un thème récurrent d'agacement et de frustration dans la relation des doctorants avec l'entreprise, c'est bien d'avoir à comparer leur employabilité avec celle des ingénieurs. Les insultes fusent de la bouche des uns « Elitisme, spécificité française, corporatisme » comme des autres « idéalistes, fainéants, intellectuels déconnectés de la réalité ».

Comme si une guéguerre des mondes se jouait là à demi-mots, entre d'un côté une citadelle imprenable d'entreprises du CAC 40 sur son piton rocheux de diplômes où vivent reclus des ingénieurs aristocrates, travaillant entre eux, vivant entre eux, se reproduisant... bref des endogames cumulant toutes les tares de la consanguinité. Face à eux une armée rebelle de damnés de la terre, expropriés d'un travail durement et dûment gagné à la sueur de longues années d'ascèse intellectuelle et humaniste, et prêts à mener la jacquerie pour couper la tête aux privilèges. Le dessin d'une telle estampe est bien entendu forcé au gros marqueur, mais ces brides semblent parfois relayées par quelques émetteurs, tel un bruit, sans qu'on ne sache bien trop par qui : cabinets de recrutement, ressources humaines d'entreprises, associations d'anciens ingénieurs, syndicats étudiants, Association Bernard Grégory, les ingénieurs ou les doctorants eux-mêmes ?

La question est pourtant un carrefour où se télescopent des débats indépendants et des paradoxes aveuglants. Le débat « Ingénieurs / docteurs » ne saurait par exemple se réduire au débat « Université / Grandes écoles ». Pour avoir un peu goûté à la soupe des deux systèmes sans avoir craché dedans, mon sentiment est que le grand malentendu est le suivant : au lieu de chercher à voir ce qu'il y a de mauvais chez les ingénieurs, les doctorants feraient mieux de voir ce qu'il y a de bien dans la formation doctorale. L'herbe est parfois d'un vert différent chez son voisin mais les deux pelouses sont tout aussi grasses l'une que l'autre.

A quoi bon vouloir loger à la même enseigne les deux formations, puisqu'elles n'ont rien à voir : les écoles d'ingénieurs proposent un parcours professionnalisant, parsemé de stages et d'enseignements ayant pour objectif de préparer des experts de l'optimisation technologique culturellement rodés au monde de l'entreprise. La formation doctorale est un parcours pour la recherche et par la recherche, dont l'objectif est l'acquisition d'une démarche scientifique et d'une curiosité intellectuelle. Ce qui ne veut pas dire que les qualités développées dans ces deux parcours ne sont pas comparables, voire complémentaires, et peuvent au final déboucher sur des emplois similaires. Encore heureux que deux chemins différents puissent mener au même endroit.

Arrêtons d'invoquer la durée des études et l'exode à l'étranger comme porte-étendard de l'iniquité des situations : NON la durée des études ou un diplôme ne doit pas être l'unique garante d'une compétence, ni même d'un salaire. C'est là aussi le rôle de ce couple fragile, et difficilement évaluable, que constitue la qualité de l'enseignement dispensé et la motivation de l'élève à l'acquiescer. Beau paradoxe que celui de vanter la valeur marchande à l'étranger d'un diplôme de doctorat tout en la décrétant chez soi pour un diplôme d'ingénieur.

Quelle est-elle alors, la valeur ajoutée de la formation doctorale ? Elle suppose tout d'abord l'envie d'en faire une expérience riche et formatrice, et d'éviter deux écueils classiques : 1) faire une « thèse paillasse » constituée uniquement de manipulations sans travail critique 2) l'isolement intellectuel. Et cela demande parfois, il est vrai, de faire contre mauvaise fortune bon cœur en essayant de transformer du plomb en or. Cette condition nécessaire étant assurée, la formation doctorale est une caverne d'Ali Baba de compétences et d'appétences pour faire face au défi de l'économie de la connaissance et de l'innovation de demain. Comme le souligne très justement Pierre Veltz (Ancien directeur de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, ancien élève de l'École Polytechnique, spécialiste des rapports entre le travail, l'entreprise et les territoires) dans son ouvrage « Faut-il sauver les grandes écoles ? » [Sciences Po (Les presses), 2007]

Les prépas (classes préparatoires) façonnent des esprits qui sont champions pour résoudre des problèmes bien posés, avec un jeu complet et propre de données, conduisant à une solution unique. Mais l'ingénieur n'est jamais dans cette situation. Les problèmes du monde réel sont mal posés, les données sont insuffisantes et douteuses, les solutions sont multiples. Et cela vaut pour le chercheur, dont la démarche est beaucoup plus créative que celle d'un simple *problem solver*. C'est le défi pédagogique majeur de la formation des ingénieurs : faire comprendre que la technique n'est pas la science dégradée, impure et approximative.

Olivier Mongin le synthétise à sa manière dans un excellent article intitulé « Comment passer d'une culture de la sélection à une culture de l'innovation ? – Grandes écoles, université et recherche » [Esprit, août/septembre 2007] :

[...] le « complexe » (l'attitude du médecin qui, face à un patient, doit adopter un point de vue clinique) n'est pas le « compliqué » (le meccano que l'on peut maîtriser de

manière complète) qui a naturellement les faveurs de l'ingénieur.

Bien sûr le constat sociologique des choses a parfois une odeur nauséabonde, car au-delà des rêveries incantatoires sur ce qu'un monde idéal devrait être, se jouent parfois des tragédies bien humaines entre doctorants et entreprises. Chacun veut se faire une place au soleil, socialement et/ou financièrement, et tous les coups peuvent être permis pour dévaloriser l'autre au lieu de se valoriser (« monde de merde » comme dirait notre ami Georges Abitbol). Mais ce « principe de réalité » reste un instantané incertain d'une situation mouvante, dont la dynamique se joue aujourd'hui et dont le match ne se gagne sûrement pas en faisant de l'anti-jeu.

La formation doctorale tient donc encore toute sa pertinence aujourd'hui, pour qui sait être conscient de ses richesses et se donner les moyens de les cultiver. Il est enfin temps de sortir de ce cercle vicieux du complexe d'infériorité, qui ne renvoie des doctorants que l'image faussée et peu valorisante d'être des victimes d'un syndrome de Stockholm englués dans un piège abscons. Cela demande d'être lucides sur les différences entre les formations d'ingénieur et de docteur, et de rendre à César ce qui appartient à César. Cela appelle enfin à sortir du problème par le haut, en mettant en avant son avantage concurrentiel, et non par le bas en s'acharnant à vouloir copier ce que fait le voisin.

Matthieu Bagory

Plus belle la thèse!

« Suivi de thèse



Il m'a dit c'est confus
Incohérent, touffu

Il m'a dit synthétise
Analyse, organise

Il m'a dit c'est trop long
Ca va pas, c'est pas bon

Mes mots glissent, il a dit,
C'est comme ça que je suis

J'aime les mots qui jouent
Qui dansent comme des fous

Tant de mots dans ma tête
Tous ces mots ça l'embête

Des mots qui font la fête
Tant de mots ça rend bête



« Modèles scientifiques



Un modèle chasse l'autre
Je dis activité
Tu dis action
Il dit pratique
Nous disons gestes
Vous dites conduite
Ils disent traitement d'information

Puis on s'égorge
Gaiement
A coup d'articles galants
Dans des revues tristes comme des tombeaux
Où gisent les modèles
Terrassés

Le plus drôle
C'est d'se taper dessus



« Pour quoi »

Si je commence à me demander pourquoi
 Pour quoi je fais tout ça
 Ca tourne sans fin
 Ca me donne la nausée
 Pour quoi m'escrimer
 Dans mes jours sans fin
 A puiser ce qui me reste
 De jeunesse
 Pour un zeste
 De prouesse
 Scientifiquement validée
 A l'orgueil du monde malade
 De ses modèles malléables
 Toutes sciences érigées
 Dans un monde masculin
 A force de croire
 Que dans les cases, tout tient
 Bien rangé au comptoir
 Des vérités immuables
 Sur un sol glissant
 Sur un sens ineffable
 Sur le rien qui pend
 A ma joue, comme une volonté
 Illusoire
 De savoir
 De pouvoir tout ranger dans des cases, alignées,
 Ca me donne la nausée
 Ca tourne sans fin
 Pour quoi je fais tout ça
 Si je commence à me demander pourquoi

Tiens, et pourquoi
 Je me demande pourquoi



« Soutenance »

Les heures de travail
 Les jours, les mois, les années
 De travail
 Travaillé
 Pour arriver
 A ce jour où l'on me dit
 Et ça tu l'as pas fait ?
 J'ai des envies de meurtre
 Je suis civilisée
 Epuisée
 Le seul désir qui me reste
 Que quelqu'un me dise
 Hey, that's a good job
 Have a rest
 And keep going
 Keep wanting



Poèmes de Claire Tourmen

Thèse, anti-thèse, sainte thèse

Une argumentation, comme au lycée, pour aborder mon premier article. S'il est nécessaire de parler de ce qu'est une thèse, comment en faire une et pourquoi, il est tout aussi utile d'en comprendre l'ambiance.

On a tous entendu, par les uns et les autres, "la thèse c'était les trois pires années de ma vie, l'enfer" ou bien encore "la thèse c'était l'éclate totale, je ne regrette rien" mais alors qui dit vrai ? Tous...

Une grande famille

Dans ton équipe d'accueil tu te découvriras une nouvelle famille, celle avec qui tu partageras ta vie, environ 90% de ton temps. Comme un nouveau né tu apprendras à reconnaître ces gens : ton père (ton chef de labo), ta mère (celle qui prend soin de toi et parfois ne te lâche pas alors que pourtant tu voudrais bien), ton/tes frères et sœurs (tous tes nouveaux collègues thésards comme toi) et ton/ta parrain/marraine (un(e) tout(e) jeune docteur qui vient juste de soutenir). Parmi eux tu te sentiras bien et oublieras même parfois que tu es au travail.

Ambiance boulot

La thèse c'est un peu l'entre-deux, encore étudiant et pas encore salarié respecté (ce sujet a déjà été abordé dans le n°3 du journal). Dans ce cadre formidable, ton chef saura se faire détester et te remettre à ta place sans oublier de t'exploiter. Tes collègues seront changeant, sympas ou désagréables au plus haut point ; il y en a même que tu ne pourras jamais supporter (croise les doigts pour qu'ils soient minoritaires). Enfin tu te rendras compte que tu es sous payé pour tout ce travail produit mais tu n'oseras pas te plaindre car tu as déjà tellement de chance d'être enfin payé et d'avoir été accepté. Ceci dit tu n'hésiteras pas à démissionner... l'espace d'un dixième de seconde.

Des amis à la pelle

Des amis oui tu en auras et heureusement car ils seront là dans les (nombreux) coups durs. Tes amis se seront tous ses gens qui t'entourent, des agents d'entretien à ton directeur de labo. Chacun à sa manière sera présent aux bons moments et saura t'encourager quand bien même tu auras perdu tout espoir de voir tes recherches progresser. Avec eux tu partageras des moments importants ou plus anodins mais tous auront un grand sens. Que ce soit une simple pause café ou un service ultra important que l'on te rendra, tes amis seront là pour toi et ça c'est primordial quand on sait qu'ils seront ta nouvelle vie.

Une religion

Brebis égarée, dans notre communauté tu seras disciple d'un mentor adoubé par ses pairs. Il t'initiera à nos pratiques et croyances et t'introduira auprès des puissants. Sache le vénérer et il t'apportera la connaissance. Ton saint cahier de laboratoire sera ton évangile. Une fois intronisé, il te sera confié des codes (pour la recherche biblio, la porte du labo...). Tous te seront utiles dans ta quête. Tu pourras alors accéder à des articles sur ton sujet, le plus beau du monde. En cherchant, tu trouveras des papiers publiés dans de sombres journaux, par de sages savants, que seul une poignée d'initiés connaissent et tu y découvriras une langue sacrée. Si tu suis la voie, tu seras toi aussi un jour élevé au rang de saint en apposant ton nom sur un papier, ton papier (si si le tien à toi !).

En conséquence, la thèse c'est un peu tout ça à la fois avec ses hauts et ses bas. On vit chaque jour différemment selon son état d'esprit. Heureusement en moyenne (et les statistiques sont significatives après ANOVA) chacun en ressort satisfait.

Guillaume Vignaux

Enfanter une thèse

ou l'aperçu de ce que l'on n'avoue pas...

Ecrire une thèse relève d'un travail studieux durant des années.

Le silence perdue sur les nombreuses difficultés qui s'installent au fur et à mesure de l'acheminement fructueux d'un(e) doctorant(e)...

Voici quelques lignes qui s'échappent à la volonté de garder le silence et, que j'avoue non sans peine :

Ce qui est jugé comme l'envers d'une attitude professionnelle...

Et ce que je pense comme une partie intégrante de notre situation socioprofessionnelle.

Les pannes et les ennuis, qui surviennent de l'incompréhension de l'entourage et/ou de la difficulté à

manier plusieurs vies parallèles (mariage, enfants, travail, amis, famille, etc.), nous rendent fragiles...

Le silence que suppose ce genre du travail nous conduit à dialoguer avec nous-mêmes.

Chose qui évoque parfois des plaisanteries et des railleries de la part de ceux qui ignorent la nature et la pénibilité de notre travail.

Le plus flagrant, c'est notre image publique. La plupart du temps, on est confronté à des préjugés concernant non seulement notre mentalité, mais aussi notre affectivité. C'est ainsi que certains nous voient comme des impassibles, vaniteux(euses), ennuyeux(euses), ou encore des êtres qui se compliquent la vie...

Rares sont les moments où l'on est vraiment compris par quelqu'un qui ne fait pas le même parcours que nous.

Naturellement, on évite d'évoquer ce genre de désagréments. Nous chercherons plutôt à résoudre les nombreuses problématiques (théoriques ou pratiques qui s'imposent à nous) qui concernent strictement la thèse sans jamais essayer de modifier cette image publique négative qui nous colle à la peau.

Pourquoi ne sommes-nous pas compris par la plupart des gens ?

Pourquoi cette représentation erronée qui nous éloigne du monde réel ?

Pourquoi apparaissions-nous comme des individus solitaires qui s'usent dans un travail qui se voit à peine ?

Nos émotions et nos vécus durant toutes ces années de recherche solitaire ne paraissent pas sur les feuilles de la thèse, tout cela reste au fond de nous une expérience binaire : enrichissante et éprouvante.

On n'enfante pas une thèse par hasard, c'est le fruit d'un long travail acharné. On n'enfante pas toujours sereinement. Ces lignes viennent stopper le manque de compréhension auquel fait face tout(e) doctorant(e).

On souhaite que le regard envers ce travail silencieux (rester assis/e pendant des heures à lire et à écrire derrière l'écran de l'ordinateur) change...

Il s'agit de rétablir les liens avec ceux et celles qui ne sont pas concerné(e)s directement par nos recherches. On travaille pour le bien de tout le monde.

Notre sensibilité est plus adéquate à produire des changements profonds. Notre sensibilité n'est qu'un humanisme qui vise l'avènement de nouvelles pensées au service de tout le monde.

Nous sommes des fourmis au service de l'humanité qui ne se plaignent pas.

Dina Sahyouni

Orgueil ou préjugés

Lettre au DRH

Madame, Monsieur,

Je suis un étudiant attardé, à l'intelligence peu (ou sur ?) développée, en retard sur mon époque, périmé. Après avoir flâné quelques temps à l'Université, j'ai trouvé au détour d'un chemin un diplôme de DEA peu recommandable, qui m'a conduit à poursuivre avec un doctorat au sujet tout aussi hermétique. Ayant usé mes pantalons sur les bancs des post docs et n'ayant pas obtenu de poste académique, je me résigne aujourd'hui à frapper à la porte du privé - le côté obscur de la force - et c'est à cette fin que je fais appel à vous, en espérant que vous me permettez enfin d'entrer dans la « vraie vie ».

Scientifiquement vôtre,

ThD

Intrigué, le DRH propose un rendez vous à notre énergumène

Pleunicheur et ringard, ce dernier se présente en entretien. Coupe de cheveux années 30, costume mal repassé, chaussettes de couleurs différentes, il se tient droit, rigide, comme un I, si ce n'est la tête qu'il garde baissée : il ne quitte pas des yeux ses mephisto.

Coupez ! Ca ne va pas du tout. Vous en connaissez des comme ça ? Pas nous. On prend les mêmes et on recommence : same player, try again !

On dit de nous que nous sommes des étudiants attardés qui reculent l'entrée dans la vraie vie. Les préjugés ont la vie dure : « Tu n'en a pas marre des études ? Quand est ce que tu termines ta thèse ? Et après, tu vas faire quoi ? Travailler ? »

« Mais un travail de thèse est un travail, certes moins formaté que d'autres, et puis une thèse en littérature et une thèse en biologie, ça n'est pas pareil, pour l'un on lit, on réfléchi et on présente les résultats de nos lectures, de notre réflexion, pour l'autre on lit, on fait des expériences, on exploite les données, on réfléchi et on présente les résultats de nos expériences, de nos développements. Le point commun : on travaille pour soi (pour la science ?) et c'est souvent très prenant. »

« Bon, bon, et après tu vas faire quoi ? »

« J'hésite...tenter les concours de Maître de Conférences, partir dans l'industrie, ou bien faire un post doc »

« Un post-quoi ? »

« Un post-doctorat, autrement dit un CDD d'un ou

deux ans dans la recherche, en laboratoire ou en entreprise »

« Et après ? A ton âge il faudrait savoir »

Non nous ne sommes pas des étudiants attardés (enfin, pas tous), et non nous ne reculons pas l'entrée dans la vraie vie. D'ailleurs c'est quoi la « vraie vie » ? La routine métro, boulot, dodo, salaire à la fin du mois qu'on dépense pour vivre l'autre « vraie vie » à côté. Ou bien est-ce un « vrai travail » dans une vraie organisation ? Je m'interroge. Et si on veut avoir un travail passionnant, novateur, si notre motivation première n'est pas de faire fortune (même si ça peut arriver, grand mal nous fasse), que fait-on ? De la recherche dans le public ? Sauf qu'il n'y a pas de la place pour tout le monde - il faut avoir un bon dossier, de bonnes idées et ... de bonnes relations - et que ça ne convient pas à tout le monde. Le privé c'est bien aussi, plus flexible, plus dynamique. Et si on change d'avis il y a toujours des passerelles !

On dit de nous que nous sommes des universitaires monomaniaques et rigides ? Est-ce le propre de l'Université ? On ne naît pas ainsi, on le devient, et passer toute sa carrière dans le même environnement n'aide pas...mais les temps changent, le thésard des temps modernes doit être mobile, ouvert, adaptable.

On dit de nous que nous sommes des intellectuels rétifs aux notions d'argent, d'efficacité et d'investissement, particulièrement au temps... ignorants en matière d'entreprise (notions de marché, de client, de délais, de qualité...) Là aussi les choses changent, avec les demandes de financements sur projets, d'ANR, la gestion des différents contrats...les recherches de collaborations, le jeu

des congrès et des publications. Avec la concurrence internationale...si on n'est pas efficace on ne survit pas.

On dit que notre niveau d'anglais est insuffisant...Et les publications en anglais, les congrès internationaux en anglais, les collaborations avec des étrangers...ce n'est pas de l'anglais peut être ? C'est mieux dans le privé ?

Novices en matière d'encadrement, de management...ah oui c'est vrai, j'oubliais, il faudrait être parfait, chercheur rigoureux et novateur, commercial, gestionnaire, bilingue et manager. Avec les moyens du bord et l'autonomie dont on dispose ... Facile non ? Et l'encadrement de stagiaires, l'enseignement ça compte ?

Et si je vous disais que le thésard recèle d'autres atouts :

Une démarche - Il sait appréhender des problèmes complexes, faire preuve de rigueur et de créativité, remettre en cause son travail, ses résultats. Il apprend à jongler entre le détail de son travail quotidien et l'état de l'art dans son domaine. Il synthétise, il présente, il communique, à l'écrit comme à l'oral, en français comme en anglais.

Un milieu professionnel - Il évolue dans un réseau international, où la concurrence est exacerbée, où il est nécessaire d'être autonome, d'innover, de s'adapter aux changements, aux opportunités qui se présentent.

Me répondriez-vous encore que le thésard est inadapté au monde de l'entreprise ? Les préjugés ont décidément la vie dure....

Elise Bannier

Rubrique-à-brac !

La Bougie du Sapeur

Amies lectrices, amis lecteurs du Thésard Déchaîné, le but de la Recherche est d'être en avance sur son temps (enfin normalement), c'est pourquoi nous vous livrons dans cet article, en toute exclusivité, un scoop concernant l'année 2012 voire l'année 2100. Si, si...vous avez bien lu, l'année 2100, c'est-à-dire le 22 siècle...ça fait rêver, non ? Bonne lecture.

Commençons par une énigme façon jeu télévisé prime-time : qu'est-ce que la « Bougie du Sapeur » ?

un ustensile de mécanique automobile – réponse A,
une association caritative de l'armée – réponse B,
une spécialité pâtissière belge – réponse C ou
un raid international à travers le désert d'Atacama – réponse D
...tic, tac, tic, tac...alors...c'est votre dernier mot ?

Perdu ! Il s'agit , en fait, d'un journal humoristique français qui paraît tous les 29 février soit quasiment* tous les quatre ans, depuis 1980. L'origine du phénomène est expliqué par Jean d'Indy, rédacteur en chef , « il s'agit d'une bande de copains dont un fondu de presse, Christian Bailly, qui se sont dit « on va faire un gag » [...] ils ont poussé le gag jusqu'à le mettre dans les circuits de distribution classique [...] et ça a tout de suite marché ». Résultat, le 29 février dernier, la Bougie du Sapeur était diffusée à 200 000 exemplaires, sur tout le territoire, via les Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne. Le succès fut au rendez-vous malgré le prix de 4€, élevé comparativement à un quotidien national. Les responsables du journal argumentent que 4 € pour 4 ans

[Page précédente](#)

[Sommaire](#)

[Page suivante](#)

ce n'est qu'1 € par an et même 0,3 centimes d'euro par jour mais 4 € par 200 000 exemplaires, cela fait un joli pactole et la blague de potache tourne alors à la poule aux œufs d'or ! Rassurez-vous, tous les rédacteurs sont bénévoles et l'équipe ne conserve que le strict nécessaire à la parution d'une nouvelle édition. Tout le reste du bénéfice est reversé à une association ; cette année, il s'agissait d'une association s'occupant d'adolescents autistes.

Bougie du Sapeur...bougie du sapeur ! Quel drôle de nom, pourquoi pas libellule ou papillon ? Le nom du journal est un hommage au héros de Bande Dessinée, François Baptiste Ephraïm Camember, fils d'Anatole Camember et de Polymnie Cancoyotte, sapeur de son état, à Besançon. Georges Colomb (1856 – 1945), mathématicien, naturaliste et précurseur de la Bande Dessinée en France, crée sous le pseudonyme de Christophe le sympathique personnage du sapeur Camember, soldat un peu simplet qui pratique la dérision et l'humour de premier degré, sans le savoir. On peut retrouver les aventures de ce dernier dans 55 feuilletons parus entre le 4 janvier 1890 et le 12 septembre 1896. Mais quel rapport avec notre journal ? La date bien sûr ! Camember est né un 29 février, il intègre ainsi l'armée n'ayant fêté que quatre de ses anniversaires.

Petit passage non racoleur de journal-réalité : après 4 ans d'une longue attente se présente enfin le 29 février 2008, le jour où je vais découvrir la Bougie du Sapeur. Le souffle court, les mains tremblantes, je pousse la porte de mon buraliste préféré et cherche du regard un présentoir ou quelque chose mais rien ! Me serais-je trompé ? « Bonjour monsieur, est-ce que vous auriez... » et là trou de mémoire, « la flamme du pompier... » zut c'est pas ça ! « Vous savez le journal qui paraît tous les 4 ans ». Là, il se met à me regarder bizarrement puis son regard s'illumine et enfin, je le tiens dans mes mains. Le journal fait 20 pages et se présente sous un format classique. Dès la première page, le ton humoristique est donné, par le titre : « la Bougie du Sapeur est sans reproche... », par la devise du journal : « le 29 février rira, quatre années bien passera » due au penseur méconnu Li Chen Glu ; mais aussi par les accroches : « la Bougie du Sapeur : le seul quotidien sans interview de Nicolas Sarkozy » (quotidien, enfin presque) – « Faut-il coucher pour réussir ? »... La Bougie se veut un « quotidien » complet avec toutes les rubriques adéquates : sujets d'actualité (notation des ministres, sécurité routière), l'international (Italie, Espagne...), vie quotidienne, sport, culture et même un roman feuilleton policier intitulé « Le connard à l'orange »...il ne faut pas être pressé de connaître la suite !

Bien sûr, tout est traité de manière décalée, très décalée voire très très décalée. Par exemple, la contradiction entre l'interdiction de fumer en Italie et l'élection du nouveau Pape ou encore la plus forte augmentation de la délinquance à Paris qui se situe...sur les Champs Elysées ; ou encore un encart intitulé HUMOUR NOIR...je sens que cela vous intéresse...allez, je vous raconte ! On nous relate qu'un individu de couleur noire reste noir depuis sa naissance jusqu'à son dernier souffle. L'homme blanc, quant à lui, passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : rose à la naissance, rouge à cause du soleil, jaune en cas de maladie et gris à la mort. L'homme noir, confus, ne comprend alors pas pourquoi, lui, on le nomme homme de couleur !

Dans la rubrique sportive, un nouveau futur sex-symbol nous est présenté, il s'agit du Di Chabalprio (ou Sébastien Caprio ou encore Leonardo Chabal). Pour ceux et celles qui ne connaissent pas, nous avons à faire à un colosse hirsute à la tête d'ange (avec de magnifique yeux bleus en prime), alors convaincu(e)s ?

Enfin, en ce qui concerne les définitions du jour, certaines sont tellement plausibles que le Petit Roger ne saurait tarder à les inclure dans son célèbre dictionnaire. « Banquier : homme secourable qui vous prête un parapluie quand il fait beau, en revanche il faut lui rendre lorsqu'il se met à pleuvoir. Synonyme : mot à écrire à la place de celui dont on n'est pas sûr de l'orthographe ».

Je terminerai sur ces deux conseils :

« ce n'est pas parce que l'homme a soif d'amour qu'il doit se jeter sur la première gourde. »

« il vaut mieux se taire et passer pour un con que de parler et ne laisser aucun doute à ce sujet ! »

Vous êtes sous le charme alors n'hésitez plus, l'abonnement (à découper dans le prochain numéro) n'est qu'au prix symbolique de 100€ pour tout le 21^e siècle, de quoi constituer une belle collection...enfin pas tant que ça, finalement.

Sigolène Verneret & Florent Goutailler

*quasiment : adverbe, 1505, du latin quasi et de l'italien quasimente, signifie presque, à peu près...Mais pourquoi « quasiment tous les quatre ans » ? Tout simplement parce qu'une année bissextile doit être une année divisible par 4 mais pas par 100 ou par 400 donc, si vous avez bien suivi, pas de Bougie du Sapeur en 2100 ! Si c'est pas du scoop ça !



Toronto, visite guidée

« Ah le Canada ! Le sirop d'érable, l'élan, la poutine (curieux mélange de frites, de cheddar en grain et d'une sauce espagnole type barbecue)... »

A l'aéroport

Premiers pas en Amérique du nord, l'aéroport... L'amabilité des gens est fascinante : quand on est habitués à l'administration française et son « bonjour vous désirez ? », on est un peu surpris d'entendre « bonjour, comment ça va aujourd'hui ? » de la part de la police des frontières ! Il n'y a que dans les petits villages français où tout le monde se connaît et que le facteur ou la laitière vous parlent comme ça... Mais on s'habitue vite...

Dans le taxi, en route vers le cœur de la ville et voilà déjà la fameuse « Canadian National Tower », plus connue sous le nom de la tour CN, qui nous apparait au loin. Deux fois plus haute que la tour Montparnasse et un chouia plus haute que la tour Eiffel, la CN Tower nous avertit d'emblée : tout est grand, tout est haut, tout est large... Mais on s'y habitue vite aussi et on y prend goût même (la folie des grandeurs qu'ils appellent ça).

A Toronto...

Toronto, la plus large ville urbaine et multiculturelle du Canada, compte plus de 10% de la population du pays (rassemblée dans le « Grand Toronto »). Capitale de l'Ontario, elle est le cœur économique et culturel du Canada. Et dire qu'il y a 11700 ans, le cœur de la ville « downtown » était sous les eaux du lac Ontario (qui à l'époque s'appelait le lac Iroquois)... On peut y observer un remarquable mélange architectural, allant des constructions style « Big Ben » aux grattes ciel. Et en parlant de ciel, les étudiants disent que « pour connaître la hauteur d'un immeuble, il suffit de voir à quel point votre cou se tord quand vous essayez d'apercevoir le dernier étage ». A ne pas essayer avec la CN tower... Quand on marche dans la rue, c'est un voyage autour du monde en 80 minutes !!, par ici vous avez le quartier Chinois, par là le Coréen, par là bas le coin Grec, de l'autre côté l'Italien, et j'en oublie certainement d'autres. Quand j'ai rencontré ma chef, elle m'a affirmé qu'il fallait une heure pour quitter Toronto, pas le Grand Toronto, juste la ville, Paris à côté ressemble plus à un quartier... mais au risque de me répéter, on s'y habitue vite...

La vie à Toronto

Tout est fait pour vous faciliter la vie, pas le temps de faire les courses le weekend? Ou entre midi et deux ? Pas de problème, les magasins restent ouverts jusqu'à 23h et certains toute la nuit... ils ouvrent même le weekend... de quoi se concentrer pleinement sur ses recherches.

En parlant de recherche, il faut parler de l'Université de Toronto, la première université canadienne (un peu notre Paris 6 ou la Sorbonne). C'est dans cette université qu'a été formée la première femme médecin Canadienne, et où actuellement est concentré presque 90% du potentiel scientifique Canadien. Et là aussi, tout est fait pour vous faciliter la vie. La devise « un esprit sain dans un corps sain » est prise très au sérieux, avec un complexe sportif à vous couper le souffle ! Et une bibliothèque qui n'a rien à envier à celle du Centre Pompidou...mais ça aussi on s'y adapte et on adhère...

La seule chose qui prend du temps pour s'adapter, c'est le prix du FROMAGE !! 2 fois plus cher et pas autant de choix qu'en France...

Maya Boudiffa



If - Rudyard Kipling (1910)

« Ce jour là, il n'était qu'un gamin. C'était un après midi d'une journée ensoleillée ou presque, d'une semaine paisible ou pénible, d'un mois comme tout les autres au cours d'une année qui court. Mais plus important était cette vie joyeuse de ses peines, heureuse de couler dans ses veines, ces veines qui sillonnaient ses petits bras, bien ouverts, l'ouverture de ces yeux qui dévoraient ce livre scolaire. Dressé sur une estrade, c'était un enfant heureux de cette rencontre avec cet auteur, avec lui-même, avec ses copains et surtout, sous les regards de son instituteur qu'il adorait. Il lisait ces vers prétendant au fond de lui que c'était ses vers. « Si tu peux voir détruire l'ouvrage de ta vie... », Comme si l'auteur venait de renaître dans sa jeunesse ou que lui s'accomplissait à travers l'ouvrage du sage ou qu'une syzygie entre les deux se faisait et faisait qu'ils se brassent pour ne faire qu'Un dont l'un veut savoir et l'autre dénie de ne pouvoir. Peut être que ce n'était qu'un voyage à travers le temps ou le sens Si profond que lui inspirait les Lettres ! Deux décennies n'ont pas pu assener cet effet, cette image, quelque détails ; changement de temps, de lieu, ..., et d'estrade. Aujourd'hui, c'est de votre chaire mes chers que je vous convie à partager avec moi ces vers.

Amine Bessaad

Tu seras un homme, mon fils

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère,
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître,
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage,
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

Alors les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire
Tu seras un homme, mon fils.

Rudyard Kipling



[Page précédente](#)

[Sommaire](#)

[Page suivante](#)